



Ad Libitum
présente



CEUX QUI NOUS RESTENT

UN FILM DE ABRAHAM COHEN

Chronique d'un cinéma en lutte



via93

Ce film a été produit grâce à la générosité des ami(e)s du cinéma et du méliès



au cinéma à partir
du 4 décembre 2019

Ad Libitum présente

CEUX QUI NOUS RESTENT

Chronique d'un cinéma en lutte

Un film de Abraham Cohen

Documentaire 1h59 France 2017 Couleur

CONTACT PROGRAMMATION

Marie Vachette
marie@maisoncinema.com
maisoncinema.com
06 65 38 38 56

PRESSE

Claire Viroulaud & Mathilde Cellier
claire@cinesudpromotion.com
mathilde@cinesudpromotion.com
01 44 54 54 77

A large white banner is held up by a crowd of people at night. The banner has the word 'MELIÈS' in red capital letters on the top line and 'EN GREVE' in grey capital letters on the bottom line. The background shows a street scene with buildings, a street lamp, and other people. A sign on the left says 'PARADIS AMOUR'.

MELIÈS
EN GREVE

Pendant 2 ans, la lutte des salariés du cinéma Le Méliès a agité la ville de Montreuil.

Ceux qui nous restent garde la mémoire de ces moments de vie, de grève, de rage, d'espoir et rend hommage aux films qui nous habitent et nous aident à affronter les injustices et les violences du monde.

Entretien avec Abraham Cohen

Comment naît un tel film, tourné au cœur même d'une grève, parmi les grévistes ?

Je n'étais pas directement concerné par le conflit mais je connaissais bien l'équipe du cinéma et la ville de Montreuil. Il y avait beaucoup d'émotions, de colère, d'énergie. Comme dit Maëlig, projectionniste gréviste dans le film, c'est la première fois qu'ils participaient à une grève qui ne soit pas nationale, ils se sentaient à la fois fragiles et forts de pouvoir prendre leur destin en main. C'est ce que j'ai eu envie de filmer.

De quelle façon cela a commencé ?

La grève avait commencé depuis deux semaines quand je suis venu un jour avec une caméra. Ils étaient surpris et puis ils m'ont accepté, la caméra et moi. J'avais trouvé ma place. L'idée était que toutes les images et sons que je prenais ne serviraient pas à la lutte mais que je les garderai pour les monter plus tard. Je suis devenu celui qui gardait des traces et qui un jour pourrait en faire un récit, sans savoir bien sûr que cette histoire allait durer aussi longtemps. Quand on voit la réussite du Méliès aujourd'hui, on a peine à imaginer qu'il y a eu des antécédents aussi douloureux. C'est un peu comme les acquis sociaux que l'on considère comme naturels et qui sont pourtant issus d'années et d'années de lutte.

Le film s'est tourné dans le feu de l'action ?

Oui, quand je me suis lancé j'étais seul. J'avais des moyens rudimentaires. Des amis m'ont parfois aidé, notamment au niveau du son, d'autres ont filmé certains moments parce que je le leur

avais demandé ou m'ont spontanément donné leurs images. J'ai filmé avec plusieurs caméras, et même avec mon portable. Au son il n'y avait pas toujours quelqu'un pour m'accompagner. C'est un film tourné à l'arrache. Mais c'est cohérent avec cette histoire. J'ai littéralement «arraché ces images» comme eux ont «arraché leur victoire».

C'est un film pour eux ?

Plutôt avec eux. Leur altruisme m'a fasciné. Leur générosité. Je me suis dit que j'irai au bout du film, même si c'était dur, en prenant exemple sur eux. Je pense qu'eux-mêmes se sont découverts dans cette histoire. Le fait de donner autant, autant d'énergie, de temps, d'attention, d'affection aussi, ça les a rendus plus forts. Il y avait le conflit médiatisé, avec les grandes «figures» et ceux à qui je m'intéressais en priorité et qui étaient caissiers, agents d'accueil, projectionnistes, syndicalistes, ou «simples» spectateurs fidèles». Même si j'étais proche de certains c'était important de garder mon «indépendance», de ne pas être dans «dans la confiance». Le cinéma direct amène une forme de distance implicite. On filme ce qu'il se passe, d'un certain point de vue bien sûr, mais pas plus pas moins. Et le réel triche rarement avec ce que dégagent les gens filmés. Même si une caméra n'est jamais neutre, et les a peut-être amenés à avoir parfois un peu plus de courage, à vouloir exister encore plus fort.

En parlant de «cinéma direct», effectivement, il n'y a pas de commentaires et très peu d'explications sauf quelques indications sur des cartons. De ce fait on est parfois en manque de repères, même si on comprend l'essentiel, le fait que certains soient écartés du cinéma par la Mairie et le suspens de savoir s'ils vont être réintégrés ou pas...

Oui s'il y a bien une cohérence de mise en scène dans ce film - qui rassemble beaucoup de personnages différents et d'images de nature différente - c'est le fait qu'il soit fait d'images prises sur

le vif, de moments qui ont réellement eu lieu. Ce qui m'intéresse c'est le réel qui est souvent infiniment plus riche que notre imagination, à condition de mettre notre pensée à son «service». Je voulais qu'on regarde cette histoire comme une grande histoire, très incarnée, très passionnée, sans la distance qu'amène la voix off, sans faire non plus des entretiens où les personnes se mettraient à commenter actes et pensées pour la caméra. De ce fait c'est une grande contrainte. Les tenants et aboutissants de cette histoires sont nombreux et complexes, presque impossible à résumer en quelques phrases. Ceux à qui je me suis intéressé sont dans l'histoire, la vivent ; je n'avais pas de chœur de commentateurs extérieurs pour raconter ce qu'on l'on voit pas, comme par exemple dans certaines tragédies.

Qu'est-ce qui vous a intéressé notamment dans l'idée faire le film avec des moments captés sur le vif ?

J'ai tout de suite perçu dans cette histoire que beaucoup de choses étaient énoncées publiquement, mises en scène. C'est le cas bien sûr des conseils municipaux filmés par la télévision locale et que j'ai moi-même parfois filmés. L'équipe et ses soutiens de leur côté font des happenings, des manifs, prennent la parole en maintes occasions. Les annonces importantes se sont souvent faites en direct et non pas par écrit. Bref il y avait une forme de matière spectaculaire prête à être recueillie.

Surtout des moments de paroles...

Dans les réunions en petit communiqué, il y avait pour la plupart plus qu'un plaisir, une nécessité de prendre la parole, une parole qui les faisant exister, penser plus. Une parole agissante en quelque sorte, une parole en groupe qui renforce les liens de ceux qui sont là, malgré leurs divergences. C'est une libération d'une parole souvent sincère : ceux qui sont le plus mis en avant dans le film sont des «prolétaires modernes» qui n'ont rien ou peu à cacher : ils se montrent comme ils sont, teigneux, râleurs,

intelligents et fragiles, passionnés non par leur bien-être mais par le fait de pouvoir exister tels qu'ils pensent être et par la fierté de ne rien lâcher de leur convictions. Cela m'intéressait d'être attentif à leurs façons d'être avec en parallèle celles des politiques dont la parole paraît plus calculée, plus préparée, plus stratégique. En tous les cas c'est un film d'action, de surfaces, pas d'introspection.

Quel était le contexte politique à ce moment-là ? Car le cinéma était rattaché à la municipalité. On voit, lors des conseils municipaux, les accusations et la défense de Dominique Voynet, écologiste, qui avait alors pris place à la Mairie après des années de gestion communiste.

La grève qui a duré 46 jours s'est arrêté le 4 mars 2013. Tout le monde savait qu'il y aurait des élections municipales un an plus tard et que de leur issue dépendrait beaucoup de choses. Il y avait dès le début un enjeu politique fort. Montreuil est une petite ville, où se trouvent de nombreux militants et tout le monde était souvent au même endroit. Même en conflit, les uns et les autres continuaient d'échanger, souvent dans l'invective mais ils osaient échanger tout de même. Je pense pour beaucoup, y compris des membres de l'équipe et des spectateurs, il y a une forme de plaisir de la confrontation. Et pour moi à la filmer. Ce qui était au départ l'éviction de seulement 4 personnes d'un cinéma a passionné une bonne partie d'une ville de plus de 100 000 habitants, est devenu un des principaux enjeux de la campagne municipale, a tenu l'opinion en haleine y compris dans les journaux nationaux pendant plus d'un an et demi. Pour le film, cette médiatisation est restée en toile de fond car ce qui m'intéressait c'était d'être au cœur de l'histoire.

Ce qui lie tous ces gens, c'est aussi le cinéma. Est-ce cela que vous avez voulu raconter en creux avec les extraits d'autres films présents dans le vôtre ?

Oui, la plupart des gens qui ont participé à ce conflit étaient cinéphiles ou en tous les cas fréquentaient le Méliès, y compris les politiques.

Il y avait presque quelque chose de physique pour certains avec cette salle ; privés de cinéma, ils étaient comme en manque. Pendant la grève, des films ont été projetés, avec la conscience que le cinéma « animait » les participants, les portaient. C'est explicite avec Martine et le film sur les Contis dont elle dit après la projection qu'elle se «voyait» dans leur histoire à l'écran.

Pendant le montage, je pensais tourner des entretiens avec les spectateurs pour qu'ils me racontent des moments de cinéma vécus dans leur salle. Mais finalement je me suis dit que le cinéma, c'est à dire les extraits de films devaient avoir le même statut que le reste du film, celui d'un moment de vie sans explications, que la force du montage créerait des ponts entre l'histoire elle-même, ses protagonistes et les extraits. Certains liens sont plus directs que d'autres, La Commune de Peter Watkins, Le Dos au mur de Jean-Pierre Thorn, ou La Saga des Contis de Jérôme Palteau résonnent avec la lutte du Méliès et placent cette histoire montreuilloise dans une histoire des luttes passées et présentes.

Mais d'autres extraits ne sont pas directement des histoires de conflits. Quels sont leurs rôles ? Est-ce qu'ils sont ceux qui vous restent dans votre panthéon personnel ?

Parfois, oui. Certains sont comme des métaphores, par exemple l'extrait de Playtime de Jacques Tati quand les voitures tournent en rond alors que la lutte semble faire du sur-place. Quand Martine chante la chanson «Camarade», qui est une critique du stalinisme par un communiste, l'extrait qui suit est un film tchèque des années 60 : Trains étroitement surveil-

lés de Jiří Menzel, écho de ce qui construit la conscience et l'inconscient politique d'une montreuilloise de 60 ans, adhérente à la CGT. D'autres sont comme des associations de pensées poétiques, formelles : Marguerite Duras Aurélia Steiner, Maurice Pialat L'amour existe, Chris Marker Sans Soleil. Ce qui m'impor-tait c'est que ces moments soient perçus comme des moments vécus avec intensité. Aller au cinéma est un enjeu personnel et un enjeu politique. Le temps qu'on prend là pour soi au milieu des autres ne ressemble à rien d'autre. On est dans le noir en interactions avec des sentiments, des idées, des histoires venus du monde entier qui travaillent notre imaginaire, contribuent à élaborer nos points de vue, nos pensées, nos sentiments, nos jugements. Et cela nous permet peut-être d'ensuite mieux inves-tir le réel, d'être plus réactif vis à vis de ce qui nous tient à coeur.



Vous dites «nous» et ce «nous» on le retrouve également dans le titre du film, alors que c'est «votre» film, que ce n'est pas un film «collectif», non ?

Effectivement c'est «mon film». J'ai choisi de m'attacher à certaines personnes plutôt qu'à d'autres, j'ai décidé des ellipses, les extraits de films sont ceux que j'ai filmé et décidé de garder moi, etc. Mais quand on traverse ce genre d'aventure (même si personne n'en a, à la fin, et c'est tant mieux, la même vision), un lien fort se tisse avec ses participants. On pourrait appeler cela solidarité ou fraternité. En tous les cas cela fait sens, cela porte, y compris dans la vie de tous les jours. Peut-être que moi, je n'aurais plus ad vitam la sensation d'être complètement seul, parce que j'aurais senti dans la réalisation de ce film qu'on peut être profondément ensemble autrement qu'en famille, qu'au travail ou que dans des moments de loisirs. Ce titre c'est aussi une projection, une sorte de vœu, le vœu que tout le monde puisse accéder à ce «nous». Et peut-être que certains spectateurs du film pourront se reconnaître d'une façon ou d'une autre dans ce «nous», le nous de ceux qui souffrent au travail, de ceux qui aiment le cinéma, de ceux qui s'obstinent à aller au bout de leurs idées, de leurs désirs, même à contre-courant. Peut-être qu'après une histoire pareille ce n'est plus vraiment tout à fait possible de dire seulement «je», qu'on est investi, porteur d'un «nous», qu'on le veuille ou non. C'est dans cet esprit que le dernier plan du film est celui du départ en manif d'un militant sans-papiers à qui on a donné le mégaphone de la lutte du Méliès. Il y a beaucoup d'autres nous à continuer, à reprendre, à construire.



Stéphane Goudet – Directeur artistique du cinéma Le Méliès – Montreuil

Avec le recul, comment raconteriez-vous en quelques mots le conflit du Méliès ?

C'est l'histoire d'une maire étiquetée à gauche, Dominique Voynet, ancienne ministre et ancienne candidate à l'élection présidentielle, qui rejette le projet de développement d'un cinéma municipal emblématique de banlieue, à Montreuil, en Seine-Saint-Denis.

Parce qu'elle conteste politiquement le principe même de cinéma public et parce qu'elle a le plus grand mal à mener à bien le projet validé par son prédécesseur. Ce dossier n'est en rien sa préoccupation ; un éventuel succès, à la fois trop personnalisé et trop collectif de ce cinéma médiatisé, n'ayant aucune chance de rejaillir sur sa propre aura.

A défaut de pouvoir arrêter le projet, elle diligente une enquête confiée à sa propre administration pour changer de direction et de programmation afin de reprendre le contrôle du Méliès.

Mais l'équipe du cinéma puis ses spectateurs se mobilisent de façon historique et résistent à l'éviction de 4 salariés, avec la menace des élections municipales, un an et demi plus tard, en ligne de mire.

C'est la plus longue grève de l'histoire de l'exploitation (46 jours)!

Est-ce là le cœur du film d'Abraham Cohen à vos yeux ?

C'est plutôt l'arrière-plan du film, qui évite d'emblée le piège de la réduction du conflit à la dimension interpersonnelle, pour être au plus près des employés, ce qui universalise le propos. Par exemple, les spectateurs du Festival de La Rochelle où le film a été montré ont été très émus alors qu'ils étaient totalement étrangers à l'histoire. Ceux qui nous reste est pour moi un très

beau film sur l'amour du cinéma, sur la souffrance au travail, sur la puissance des collectifs (l'équipe comme le public), dont les luttes, avec la parole pour seule arme, réinventent à petite échelle la solidarité et la démocratie.

La crise du Méliès interroge sur la place de la culture dans les politiques publiques aujourd'hui, mais résonne également avec la situation de plus en plus difficile de certaines salles art et essai françaises. Le tissu inégalé des cinémas indépendants est menacé comme jamais par la concentration des grands circuits qui cherchent à créer des sortes de monopoles régionaux (Kinopolis à Metz, Cinéville à Quimper, UGC à Lille, sans parler de Paris). Une concentration qui nuit de plus en plus à la diversité des salles, à leurs programmations, donc à terme à la liberté de création.

Et puis c'est surtout un film de lutte, qui parle, non sans espoir, des batailles qui nous restent à mener, bien au-delà du champ du septième art.



LE MON TAO
NDAISES PLAT A EMPORTEK

ET A VOLONTE

VENDREDI MIDI
NT -10ans 6€



Paroles de spectateurs

Mariano Otéro - Guillaume Massart - Réalisateurs

Sophie Wahnich - Historienne

Plus *Ceux qui nous restent* avance, plus on va vers le cœur intime de ce qu'est une lutte. Ce désir de se battre, la joie qui l'ac-compagne puis la fatigue et le doute qui surgissent, l'incrédulité devant l'ennemi et ce qu'il est capable de faire, le sursaut, et enfin la victoire payée parfois très chère.

Tout cela sans discours, sans que l'on s'y attende, et c'est cela qui est formidable !

Petit à petit, Abraham nous entraîne vers l'aspect le plus intéressant de la lutte, loin des images médiatiques, spectaculaires ou idéalistes. Il le fait subtilement avec sa caméra de plus en plus précise et un montage qui fait doucement apparaître des personnages non pas a priori mais au travers des émotions qui nous submergent à notre tour.

Mariana Otéro – Réalisatrice

Le cinéma le Méliès est voué à la destruction brutale. Face à la volonté municipale son équipe incriminée et un public cinéphile redécouvrent les filtres de la liberté démocratique. Colère, ironie, ardeur, rires, inquiétude, bonheur, la vie s'enroule et se déroule, les visages s'ouvrent et se ferment, se rencontrent. Tissage bé-néfique. « Rassemblez les hommes vous les rendrez meilleurs! » Pour sauver le Méliès, une communauté des affections a surgi. C'est en soit un spectacle, celui de la démocratie réelle.

Sophie Wahnich – Historienne



Puisque la lutte aujourd'hui doit être dissipée, abrégée, reléguée à l'oubli ou à la dépression, qui osera dire qu'on aimerait autant ne jamais avoir à la mener ? Vrai : on aimerait autant n'en pas souffrir, ne pas la subir, ne pas la devoir porter, ni supporter. L'effort n'a rien d'évident.

La lutte n'est pas d'abord une fête, pas d'abord un joyeux jour de congé, ni d'amusantes guignolades. La lutte est déjà à arracher aux convenances, aux contremaîtres et aux métronomes ; la lutte est déjà honteuse et difficile à assumer ; la lutte fait déjà souffrir : on s'en passerait bien. Une grève n'est pas une vacance ; une grève est un engagement dangereux au moins comme un travail ; chaque jour de grève est une victoire perdue ou un échec accompli – on ne sait plus.

Et puis la lutte s'essouffle, tout le monde vous le dit : chaque jour on trouve que son souffle est plus court, il faut donc bien qu'elle s'essouffle, c'est dans l'ordre des choses – le mouvement s'essouffle, le mouvement s'essouffle, le mouvement s'essouffle, le mouvement s'essouffle. Tout vous hurle qu'elle ne sert à rien, qu'elle est ridicule, qu'il n'y a pas lieu de la poursuivre, peut-être même de la mener – et pourquoi ne s'écraserait-on pas ?

Pourquoi s'acharner, pourquoi perdre le sommeil, la santé, la vie ? Ce n'est rien. La vie ce n'est pas que le travail, allez. Pourquoi te battre pour ton travail ? C'est vrai, ça : ce n'est pas toi, qui disais que tu vivrais mieux si tu ne devais pas bosser ? Qu'est-ce que tu nous les brises, pour ton petit métier d'ouvreuse, de projectionniste, de rien du tout ? Tu ferais mieux d'aller travailler.

Un film de lutte est aussi un film pour lequel on se bat. Qu'on fait sans rien, juste pour le faire, parce qu'il faut bien le faire, parce que personne ne le fera pour vous. Ce n'est pas la même douleur, pas les mêmes difficultés, pas les mêmes combats. Mais ce sont des douleurs, des difficultés, des combats. Un film de lutte s'arrache à la lutte, qui elle s'arrache à la vie. Un film de

lutte qui respecte la lutte jusque dans ses petites laideurs, ses petites crampes, ses vieilles douleurs, ses vieilles hontes, ses rhumatismes, est forcément un film rescapé.

Le film d'Abraham se survit à lui-même : c'est sa plus grande force.

Guillaume Massart – Réalisateur



Chronologie du Cinéma Le Méliès Montreuil

2003

Annnonce par le maire de Montreuil Jean-Pierre Brard (ex-PC) du projet d'un nouveau cinéma municipal Le Méliès qui aurait 6 écrans au lieu de 3, en conservant une programmation exigeante et des tarifs bas. Stéphane Goudet directeur artistique et l'équipe du cinéma sont chargés d'accompagner son aménagement et son fonctionnement futur.

2006

UGC et MK2 portent plainte contre ce projet, dénonçant le risque d'une « concurrence déloyale ».

2008

Dominique Voynet bat Jean-Pierre Brard aux muni-cipales. Elle reçoit les directeurs des 2 groupes qui retirent leurs plaintes. Elle hésite près d'un an à pour-suivre la construction du nouveau cinéma puis décide de l'assumer.

2011

Une enquête administrative est déclenchée à l'encontre de Stéphane Goudet. L'enquête ne débouche sur aucune sanction ni poursuite.

2012

6 décembre - Stéphane Goudet, Marie Boudon et Maud Mandile sont suspendus par la municipalité qui dénonce l'existence d'une caisse noire. En cause : les recettes de quelques séances par an dites « non commerciales », dont il n'y aurait pas de traçabilité claire. Une nouvelle enquête administrative est dé-clenchée, bientôt suivie d'une enquête de police.

2013

19 janvier - Début d'une grève au cinéma qui va durer 46 jours pour la réintégration des employés suspendus.

3 février - Début du tournage du film.

4 mars - Fin et échec de la grève, 4 personnes sont écartées. Le cinéma ré-ouvre. L'équipe et sa direction sont "réorganisées".

à partir d'avril - Les associations et collectifs des spectateurs, inquiets pour l'avenir de l'équipe mais aussi pour celui du futur cinéma multiplient les actions dans la ville et entraînent l'opinion.

25 novembre - Alors que la majorité des candidats aux élections municipales promettent la réintégration des membres de l'équipe, Dominique Voynet annonce qu'elle ne se représente pas.

2014

30 mars - Patrice Bessac, PC, est élu après avoir fait liste commune au second tour avec EELV, le parti de Dominique Voynet et le PS, remportant les élections devant l'ancien maire Jean-Pierre Brard.

mai - La nouvelle municipalité annonce la réintégration des 3 employés suspendus. La 4ème n'a pas souhaité revenir.

2015

23 février - L'enquête de police aboutit à l'ordonnance d'un non-lieu au tribunal d'instance de Paris, concernant les plaintes pour détournement de fond et faux et usage de faux en écriture. L'équipe est « blanchie ».

19 septembre - Inauguration par l'équipe au complet du « nouveau » Méliès, le plus grand cinéma public art et essai d'Europe avec 1 136 fauteuils.

2018

En 3 ans et 3 mois, le cinéma a atteint 1 million d'entrées : une moyenne de plus de 300 000 spectateurs par an.

Abraham Cohen

Né en 1976 à Valenciennes, Abraham Cohen, après une maîtrise de Philosophie et un Master de réalisation documentaire à Evry (Essonne), a travaillé notamment pour l'association Périphérie et Vidéadoc, a co-fondé les séances du Réel Inventé, a été intervenant dans des ateliers de réalisation de film (CIFAP, Les yeux de l'ouïe), et travaille désormais au GNCR. Il a réalisé deux courts métrages et deux longs métrages documentaires.

Filmographie • 2008 *J+1* (cm) 2010 • *Pour un seul de tes deux yeux* (cm) 2011 • *Bellevue dernière séance* (doc) 2018 • *Ceux qui nous restent* (doc)

Liste technique

Réalisation

Abraham Cohen

Image

Abraham Cohen

Montage

Abraham Cohen
Victoria Follonier

Son

Abraham Cohen

Production

Ad Libitum
TVM-Est Parisien-VIà 93



